

QUI NE DIT MOT...

(Une victoire sur le silence)

Avec : Jessy Deshais, Naji Kamouche, Sylvie Kaptur-Gintz, Sandra Krasker, Monk, Piet.sO, Anne Plaisance, Virginie Plauchut, Erik Ravelo Suarez, Camille Sart, Maïssa Toulet, Tina Winkhaus.

Du 7 au 23 septembre 2023

Vernissage le 7 septembre à partir de 18h

Sous le commissariat de Marie Deparis-Yafil

Galerie Marguerite Milin
11 rue Charles-François Dupuis 75003 Paris

Note d'intention

.....

Bien que fléau menaçant tous les enfants du monde, à tous les niveaux des sociétés, et à des degrés divers de barbarie, la violence sexuelle faite sur enfant reste un sujet éminemment tabou, tant sur les plans politique que culturel.

L'art lui-même, à diverses époques, a pu se faire l'écho bienveillant, sinon complice, de pratiques dont on connaît pourtant les ravages physiques et psychologiques sur l'adulte que l'enfant abusé sera devenu.

Il est temps, aujourd'hui, que cela cesse, et que l'on puisse aussi entendre et voir la parole des artistes qui, d'une manière ou d'une autre, luttent pour que la parole des victimes soit entendue et reconnue.

Cette exposition collective, une première sur ce sujet, constitue un moyen d'objectiver la question, au travers de propositions artistiques contemporaines fortes, donnant matière – au propre comme au figuré- à réflexion, ambitionnant de contribuer à faire bouger les lignes.

QUI NE DIT MOT... se réfère explicitement au proverbe d'origine latine *qui tacet consentire videtur* («qui se tait semble consentir»), laissant au lecteur le soin de finir lui même la phrase, et posant ainsi deux questions cruciales, intimement liées: celle du consentement, celle du silence. La locution populaire fait écho à cette tenace présupposition que celui qui n'objecte pas de refus donne tacitement son accord, préjugé si souvent répété dans les entourages des victimes, depuis «Tu aurais pu dire non» à «Pourquoi n'a-t-il/elle rien dit pendant toutes ces années?»...C'est le «non» qui n'a pas pu être dit, ou n'a pas été entendu, dont la victime devra sans cesse se justifier, c'est le long silence, dont il faudra se justifier encore, face à une ignorance et une suspicion persistantes des raisons profondes qui nourrissent un secret durant parfois des décennies. C'est aussi l'injonction au silence régnant dans les entourages, les familles...toute une mécanique des yeux et des oreilles tacitement fermés, socle parfois inattaquables des structures familiales et sociales...

«Qui ne dit mot...consent», est aussi un principe de droit, à la racine même de principe de prescription, qu'il nous faut aujourd'hui ré examiner et requestionner.

QUI NE DIT MOT... pour prendre à rebours donc, cette croyance que celui qui se tait consent, pour affirmer que le silence d'une victime ne vaut évidemment pas consentement, que rien n'est moins tacite que la domination par le silence.

Mais «Qui ne dit mot...» fait aussi allusion au silence de «ceux qui savent». Aujourd'hui, peut-être plus que jamais, savoir et ne rien dire doit pouvoir être appréhendé comme une forme de consentement au délit ou au crime. Cette parole là aussi doit être libérée. Dans le même temps, on ne peut – encore une fois- voler la parole à la victime, ni extorquer sa vérité. Les enjeux sont complexes.

Evitant l'écueil de l'angélisme, opposant une image édulcorée de l'enfance à une réalité sordide, comme celui du voyeurisme, refusant toute ambiguïté complaisante, cette exposition, premier moment d'un projet d'ampleur, entend ne laisser le moindre doute sur les intentions des artistes et du commissaire.

Au travers d'oeuvres de tous médias – peinture, sculpture, photographie, vidéo, installation...- l'exposition explore différentes approches, entre corps et esprit, réalité et mémoire, traumatisme et résilience, violence et réparation, avec une attention particulière portée à l'histoire : celle des enfances volées, des vies de famille spoliées, des adolescences mortifères, des adultes devenus avec peine, à qui on n'offre le plus souvent ni le droit de souffrir, ni la reconnaissance de cette blessure que rien ne viendra suturer.

Elle parle de manière plus générale, des systèmes et mécanismes de domination à l'oeuvre dans cet asservissement et cette réification du corps de l'autre, de l'emprise et de la manipulation, du silence et du secret, et prétend en ce sens à l'universel.

Elle engage, enfin, sur la voix de la résilience celles et ceux qui croient en le pouvoir cathartique de l'art.

QUI NE DIT MOT... est une victoire sur le silence, et la première exposition rassemblant des artistes contemporains pour dire non.

Marie Deparis-Yafil

Les artistes

.....

Jessy Deshais (France)



Jessy DESHAIS -Les petites culottes- © Atelier Find Art

"Les petites culottes" Organdi, eau sucrée, impression numérique, broderie, épingles, hameçons, dimensions variables, 2011 (courtesy Jessy Deshais)

«Les petites culottes» forment une installation suspendue, composée de plusieurs éléments de coton blanc retravaillés, rebrodés. Ces sous-vêtements enfantins, symbolisant la simplicité innocente, racontent chacun une histoire, rappellent chacun l'intouchable.

Sortes de *perizonium*, ils évoquent la sanctuarisation du corps de l'enfant. «Elles ont le poids d'une plume, la fragilité d'une aile de papillon et les cris sourds de la violence.», en dit Jessy Deshais, évoquant dans le même temps la force de l'enfance face à la violence du monde, et les blessures indélébiles de ce même enfant devenu adulte.

Née à Tours en 1966, **Jessy Deshais** pratique divers métiers dans les arts graphiques et vivants (DA, Illustratrice, scénographe, réalisatrice) après sa formation, qu'elle poursuivra longtemps en parallèle à ses activités personnelles qu'elle montre peu. C'est autour de 2010 qu'elle commence à faire valoir ce travail. En 2011, l'exposition personnelle « Les petites culottes » à la QSP de Roubaix, fait surgir la violence restée cachée en elle, une longue période d'un travail d'intériorité se met en place.

Elle navigue depuis entre les salons, les galeries et lieux prestigieux comme le Musée de la Chasse et de la Nature en 2014 , le Monastère de Brou en 2015, le Musée de la Piscine à Roubaix et la Villa Yourcenar à Mont noir en 2018 , La Ruche Seydoux à Paris, le château du Rivau à Lémeré en 2021, la Halle st Pierre à Paris en 2022. Elle continue à développer un corpus d'œuvres diverses : écriture, dessin, sculpture, vidéo, photo et installation relatant selon les époques l'expression mêlée de son bonheur de vivre comme sa profonde déception face au monde. Elle vit et travaille à Montreuil-sous-Bois.

Naji Kamouche (France - Algérie)

« **Seul** » - Fenêtre, néon clignotant, poignées de porte, dimensions variables, 2003 (courtesy Naji Kamouche)

Portes fermées, portes qui se ferment... L'installation « Seul » évoque avec une force dramaturgique puissante, au travers de ce simple objet familier – la poignée de porte- l'expérience de la victime de violence, de la solitude et de l'enfermement, notamment dans le secret. Que se passe-t-il derrière les portes fermées des maisons, des chambres ? Que se passe-t-il lorsque la porte s'ouvre, et que l'espace domestique, qui devrait être sécurisant, se fait zone de danger et de peur ? Et le néon qui clignote, comme un appel au secours, derrière la fenêtre, inaudible, rappelle dans son insistance le cri du silence.

Naji Kamouche déploie depuis de nombreuses années un travail d'une sensibilité écorchée, empreinte de poésie et de violence, réfléchissant tout à la fois l'arrachement, l'exil, la peur et la solitude. Au travers de divers médiums, avec une prédilection pour le volume et l'installation, il développe une oeuvre sans concession, dans laquelle la fragilité de la résilience s'inscrit sur le fil d'une lutte constante pour vivre et survivre.

Naji Kamouche vit et travaille à Mulhouse. Son travail fait partie de nombreuses collections publiques et privées françaises (ville de Mulhouse, Artothèque de Caen, FRAC Alsace, FMAC / Fonds Municipal d'Art Contemporain de la ville de Paris, Musée des Beaux-arts de Mulhouse...) et il expose régulièrement en Europe, dans des musées, centre d'art, galeries et foires.



Naji KAMOUCHE - Seul - © Fred Hurst

Sylvie Kaptur Gintz (France)



Sylvie KAPTUR-GINTZ - La parole étouffée – © Studio ADC

« **La parole étouffée** » - Set de table coton blanc brodé, 44 x 33 cm, bol de porcelaine blanche, miroir brisé, dimensions variables, 2023 (courtesy Sylvie Kaptur Gintz)

Installation délicate et minimaliste, «La parole étouffée» met en scène ce qui pourrait être les objets d'un petit déjeuner familial, ou solitaire, un lever un matin, passé au filtre d'un drame secret, un matin, peut-être ordinaire, un lendemain de drame. Au travers des broderies suturées du set de table, du miroir brisé sur lequel se pencher, l'oeuvre évoque la blessure, le silence, le déni de soi quand son estime est détruite, la manière dont se panse ou se suture les blessures, physiques et psychologiques.

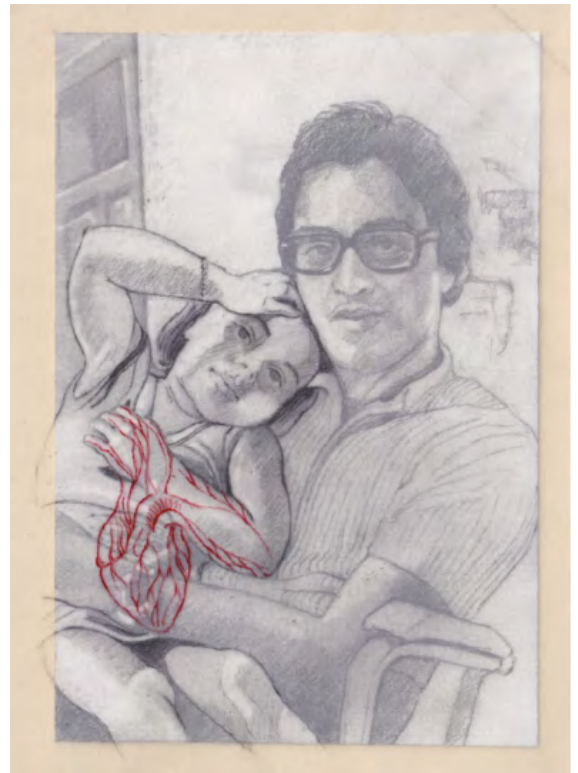
Elle évoque aussi, thème cher à l'artiste, la question de la responsabilité, en nous renvoyons notre image, brisée : une responsabilité autant individuelle que collective, une « responsabilité pour autrui », politique autant qu'éthique, pour reprendre le terme d'Emmanuel Lévinas.

L'oeuvre de **Sylvie Kaptur Gintz** est une oeuvre subtile, aux confins de l'art et de l'artisanat, dans le lent et minutieux travail du fil, de la broderie, nourrissant en profondeur ses et nos errances les plus sensibles : l'histoire, toujours, la mémoire, ce qu'on vit, ce qui reste, ce qu'on garde, ce qui marque... des mots, des visages, des motifs. Chacune de ses oeuvres, l'artiste la veut emprunte de mémoire, saturée d'émotion vive, nourrie du sens aigu de l'altérité et de la transmission que Sylvie Kaptur-Gintz porte en elle depuis toujours. Alors elle se saisit du fil, des tissus, des aiguilles, et s'approprie et transforme en gestes artistiques contemporains les gestes des « petites mains», de ses ascendants, tailleurs, maroquiniers, passant comme eux, avec eux, des heures à couper, coudre ou broder... Ces gestes, dit-elle encore, « je ne les ai pas appris, je les utilise d'une main malhabile », mais la transmission de ce vocabulaire, le souci de préserver et de nourrir le fil des filiations et des transmissions, d'une histoire, sont devenus la trame même de son travail. Née à Paris en 1958, Sylvie Kaptur-Gintz vit et travaille à Nort-sur-Erdre, en Loire Atlantique. Son travail a été montré à plusieurs reprises en Pologne, son pays de racine, ainsi que dans de nombreuses expositions collectives.

Sandra Krasker (France)

« **Faire corps-Care-Curater** » 10 x 15 cm, crayon à papier et crayons de couleur, réalisé à partir d'une photo personnelle de Marie Deparis-Yafil, texte de Marie Deparis-Yafil imprimé sur papier calque, 21 x 29,7 environ, encadré, 2023 - Coll particulière

Cette œuvre, réalisée « conjointement » par la commissaire de l'exposition et l'artiste Sandra Krasker a une importance particulière, ce pourquoi nous avons décidé de la présenter à nouveau dans cette exposition. « Tout commence avec une invitation, faite par l'artiste Régis Sénèque, à participer à une carte blanche que lui a donné la galeriste Marguerite Milin. Invitée à exposer, bien que commissaire, je choisis d'inviter l'artiste Sandra Krasker, pour réaliser avec moi une oeuvre, qui raconte à la fois une histoire, mon histoire, ce qui a fait de moi une « curatrice » et le refus des institutions françaises de réaliser une exposition sur ce sujet jugé trop délicat. » (MDY). Une photo très personnelle, un texte biographique, ne font pas une oeuvre plastique. C'est ainsi que Sandra Krasker s'en est emparée, avec beaucoup de délicatesse, pour produire une œuvre à la fois fidèle au regard de la curatrice, et à son univers plastique, reconnaissable. Sous le papier calque, voile du temps ou de la pudeur, une histoire de joie, de vie et d'amour, une histoire de la « vie d'avant ».



Sandra KRASKER - Faire corps – Care - Curater- © Sandra Krasker

Sandra Krasker produit une oeuvre dont le médium principal est le dessin, avec quelques incursions dans la vidéo, la sculpture, ou l'installation. Le corps et son histoire sont au coeur de ce travail à la fois puissant et délicat, entre la réalité organique pulsatile et la manière dont l'histoire, la grande et la petite, la sienne comme celle des autres, marquent le vivant et l'humain. Ses séries de dessins, ses dessins « animés », ses installations, rassemblés par séries autour de narrations problématisées, font tous la preuve de la manière dont Sandra Krasker se sent particulièrement concernée par le monde contemporain et ses enjeux. Son œuvre interroge aussi régulièrement le passé, et, en particulier, l'histoire franquiste de l'Espagne, pays de ses racines maternelles. Vivant et travaillant à Paris, Sandra Krasker expose régulièrement son travail dans des foires et lieux d'art. En 2018, elle remporte le prix DrawingRoom Fair de Madrid pour l'oeuvre l'oeuvre vidéo et dessin « Verser l'offrande ».

Monk (Belgique)



MONK – Visit Phuket – © Monk

« Visit Phuket » - Série « Visit » - Tirage sur papier affiche – 100 x 75 cm, 2016 - (courtesy Monk)

En Thaïlande, la prostitution, bien qu'officiellement réprimée, est un véritable argument touristique. Au-delà de la prostitution « traditionnelle », le tourisme pédocriminel constitue un fléau masqué, mais bien présent. Dans les hôtels, depuis 2017, les touristes se voient remettre un dépliant rappelant que les relations sexuelles avec les enfants constituent un crime. Pourtant des études menées par l'ONG ECPAT, estiment que les mineurs constituent 40% des prostitués en Thaïlande. Ultime forme marchande du loisir, illustration de l'exploitation de la misère, le tourisme sexuel ne cesse de s'étendre sous la pression de la mondialisation, tant libérale que touristique, amplifiée par les crises économiques ou sociétales. De (rares) études montrent que, sur un milliard de touristes internationaux chaque année, 10% environ choisiraient leur destination vacancière en fonction de l'offre sexuelle locale.

Dans la série « Visit », Monk s'approprie les codes de l'affiche touristique et les détourne pour présenter de manière frontale et grinçante un envers du décor. Car sous des allures colorées et graphiques, la critique du tourisme de masse, de l'exploitation de la nature comme de la misère humaine, sous la pression de la mondialisation, tant libérale que touristique, amplifiée par les crises économiques ou sociétales, n'en apparaît que plus criante. Pour cette série, Monk a puisé son inspiration dans un poster de 1936 de Franz Krausz, «Visit Palestine», conçu pour encourager l'immigration en Israël, plus de dix ans avant sa «création» et devenu depuis, un symbole de résistance.

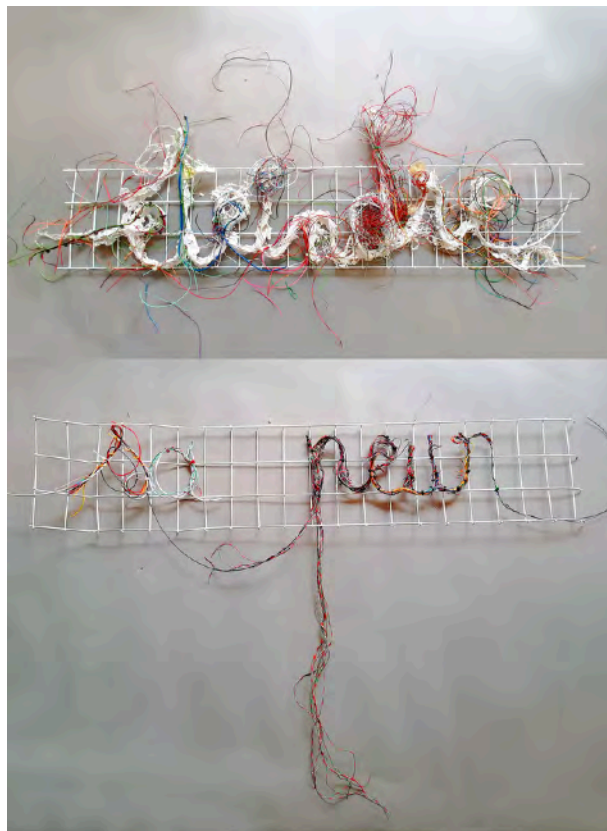
Monk est un street-artist, graphiste et pochoiriste belge, vivant et travaillant à Bruxelles. Artiste engagé, Monk se veut citoyen du monde et crée des propositions graphiques toujours critiques et chargées de sens.

Piet.sO (France)

«Eteindre sa peur» -Résine acrylique, grille, câbles, dimensions variables, 2021- (courtesy Piet.sO)

Comme sur les carreaux de la page d'un cahier d'écolier, les mots « Eteindre sa peur » se dessinent d'une écriture maladroite et empâtée. Quelques mots résolus pour se donner du courage en secret, ou pour déchirer le silence, envoyer un message que quelqu'un déchiffrera peut-être ? Eteindre sa peur, rallumer la lumière, faire le vœu de résilience. L'artiste tisse et tresse des câbles, objets par excellence de la transmission, pour sculpter ces mots, comme un message à la fois poétique et mystérieux.

Depuis 1997, **Piet.sO** se consacre à l'art, entre sculpture, installation et performance. Son travail combine les mondes, formellement et intellectuellement, entre des objets et des matériaux a priori hétéroclites qu'elle marie de gré ou de force, questionnant notre rapport à l'objet et à sa capacité à transmettre ou déformer la mémoire, et des histoires lointaines - ses origines russes et ukrainiennes si mystérieuses- et proches -son installation à l'ancien Hôtel de Paris de Saint-Germain-l'Herm dans le Puy de Dôme-. Tout est matière à creuser les histoires, les mémoires, mais aussi les contes, les fantasmes, les imaginaires.

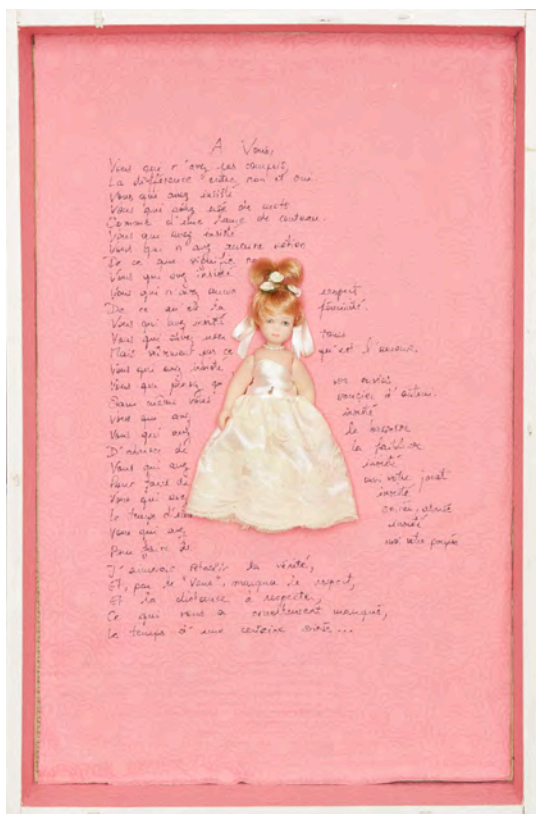


PIET.SO – Eteindre sa peur – © Piet.sO

Née en 1969, Sophie Pietrzyk, dite Piet.sO, vit et travaille dans le Puy de Dôme. Elle a exposé dans de nombreux lieux d'art, lieux patrimoniaux et musées. En 2022, la Ville d'Issoire lui a consacré deux expositions personnelles : un parcours de 9 sculptures monumentales, ainsi qu'une exposition rétrospective dans l'espace d'art contemporain Jean-Prouvé. En 2024, le château d'Aulteribe (63) accueillera ses œuvres dans un parcours qui questionnera les palais de mémoire dans un jeu de cache-cache entre notre mémoire commune et la mémoire dédiée au château.

En marge de son travail personnel, elle a réalisé plusieurs projets d'envergure en collaboration avec l'artiste anglais Peter Keene, notamment pour l'IRSN et le Pavillon des sciences de Montbéliard, pour Hermès International ou pour le Centre des Monuments Nationaux (Château d'Azay Le Rideau).

Anne Plaisance (France - USA)



Anne PLAISANCE – Badrooms – © Anne Plaisance



Photo d'oeuvres censurées, First Parish Unitarian Church of Lexington, Juin 2017, USA – Les boîtes ont été obturées par des panneaux de bois, l'artiste y a collé une affichette « Censored » – © Anne Plaisance

« **Badrooms** » Une douzaine de boîtes de la série «Badrooms» , technique mixte(papier ,peinture acrylique, poupées (vintage ou de collection), tissu, encre, bois, Plexiglas, pâte à papier, fil de fer barbelé, dentelle, perles...), 50 x 33 x 9 cm chacune, depuis 2014 – (Courtesy Anne Plaisance)

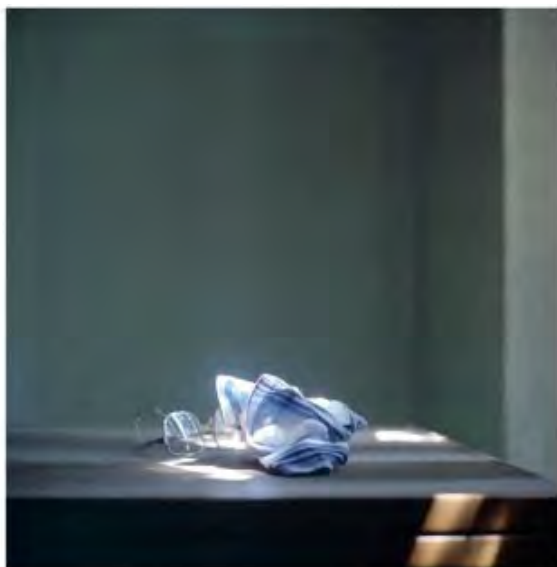
Anne Plaisance lance le projet Badrooms (jeu sur le mot « bedroom », en anglais, « la chambre ») en 2014. Dans chaque boîte, les poupées sont épinglées, comme des papillons délicats, sur fond de couleur joyeuse, évoquant au premier regard une chambre d'enfant dans une maison accueillante. Dans chaque boîte, de courtes phrases sont manuscrites : des témoignages, trouvés sur le web, généralement anonymes. Ils parlent de viol, d'abus sexuels, que des adultes ont subi quand ils étaient enfants, quand ils étaient jeunes et vulnérables. Ces témoignages ont été écrits en français, polonais et anglais, trois langues couramment parlées par l'artiste, mais ils pourraient être écrits en n'importe quelle langue...

Pour l'artiste même anonymement, chaque poupée redonne voix aux victimes, modifiant métaphoriquement leur statut de victime vers celui de survivant. La double dimension symbolique de la poupée, à la fois effigie humaine, objet de jeu et de projection, et objet rituel ouvre à une dimension thérapeutique, magique et peut-être restauratrice.

Bien que montrée en 2015 dans l'espace public à Varsovie, en Pologne, la série Badrooms a été refusée en France par le passé, et censurée aux Etats-Unis, en 2017 (voir photo).

Anne Plaisance, est une artiste visuelle française vivant près de Boston, aux Etats-Unis. Son travail, très engagé, explore les questions féministes, et notamment la question de l'autonomie des femmes, ainsi que les problématiques de justice sociale. Elle a participé à de nombreuses expositions dans le monde, aux USA, en Europe et en Asie. Ses oeuvres se trouvent dans de nombreuses collections privées (USA, France, Pologne, Belgique, UK, Italie, Japon, Suisse, etc.). Depuis 2019, elle se consacre, en tant qu'artiste et curatrice au projet « Wonder Woman Now », un «Women empowerment art project », notamment axé sur la question des violences domestiques.

Virginie Plauchut (France)



«Il a sorti son mouchoir de sa poche, s'est essuyé, puis m'a dit : Vas te laver, après tu pourras dormir mon ange, ça doit te fatiguer. Je t'aime.»

Virginie PLAUCHUT – Sans preuve
et sans cadavre – © Virginie
Plauchut

Quatre photographies de la série « **Sans preuve et sans cadavre** » - 2014 Tirage 30x36 cm sur Bright White, passe partout portefeuille 40x50 cm cadre C2 Neilsen alu noir brossé (courtesy Virginie Plauchut)

Les quatre photographies présentées ici font partie d'une série de treize clichés, réalisés par Virginie Plauchut dans le cadre d'une série intitulée « Sans preuve et sans cadavre ». Cette série s'inscrit elle-même dans un corpus de travail autour de problématiques liées à l'enfance et aux violences scolaires, familiales ou institutionnelles. Pour ce projet, l'artiste photographe s'est mise en quête de personnes prêtes à témoigner anonymement de leur histoire. Puis, à partir de leur récit, elle a tenté de restituer, de mettre en forme, en image, un souvenir, une parole, une image, qui puisse refléter ce qui avait été vécu. Sous chaque photo, une citation reprise du dialogue avec la victime vient compléter et mettre en balance l'image, une parole de victime, souvent simple et terrible, semblant raconter la banalité du mal et comment le drame et l'extrême violence s'immiscent sans bruit dans l'ordinaire. Le processus s'est avéré très long et difficile pour l'artiste, qui a dû parfois s'y reprendre à plusieurs fois, avant que le témoin ne « valide » l'image, et parfois, même, celui-ci n'a jamais voulu voir l'image, signe du traumatisme encore si vivace que la mise en image du crime, même allusivement, reste insupportable. L'artiste explique aussi la difficulté qu'elle a eu à trouver des victimes prêt.e.s à témoigner, signe encore, s'il en est, de la difficulté à briser le silence.

Virginie Plauchut est depuis toujours intéressée par la psychologie humaine ; elle se penche sur ce que l'humain nourrit de névroses, de souffrances, de psychoses, mais aussi de croyances, d'habitudes et de symboliques. Elle l'interroge à travers ses croyances, la mémoire, ses peurs, ses coutumes, ses troubles, la trace, mais aussi l'absence, la solitude, et dans son face à face avec la mort. Il est au coeur de ses recherches et de son travail photographique. Elle photographie pour questionner, rendre visible à travers l'image. Elle réalise ainsi un travail autour des problématiques et tabous liés à l'enfance, avec différents sujets portant sur l'inceste (« Sans preuve et sans cadavre »), les disparitions d'enfants (« Les disparus »), l'enfermement des jeunes filles dans des institutions religieuses jusqu'à la fin des années soixante (« Les hauts murs »), le deuil de l'enfant (« Gianluigi »), le harcèlement scolaire (« Harcelés ») et l'infanticide (« Praeteritio »), naviguant entre photographie narrative dans la forme et photographie sociale par le fond. Diplômée de l'Ecole Nationale de de la photographie d'Arles en 2016, ses différents travaux ont été exposés lors de festivals ou à l'occasion d'expositions personnelles et collectives à Paris, Carcassonne, Arles, Niort, mais aussi projeté lors de plusieurs festivals européens. Elle a également été finaliste du prix Leica Oskar Barnack en 2014. Elle est membre du studio Hans Lucas depuis 2015.

Erik Ravelo Suarez (Cuba)



Erik RAVELO SUAREZ - Priest,
Thailandia - © Erik Ravelo Suarez

« Priest », « Thailandia » - Deux photographies de la série « Les Intouchables »/ « The Untouchables »/ « Los Intocables », 70 x 36 chaque, 2013 – (Courtesy Erik Ravelo Suarez)

Les deux photographies présentées ici font partie d'une série de sept photographies intitulées « Les Intouchables », série de photographies qui a fait le tour du monde et des réseaux. Elle «répertorie» sept atteintes fondamentales à l'enfance et à ses droits. Parmi elles, les abus sexuels perpétrés par les serviteurs d'églises de différentes confessions, et le tourisme sexuel. La référence à la crucifixion et au martyr est plus symbolique que religieuse, même si elle doit faire écho à la nécessité de la reconnaissance des crimes commis au sein de l'Eglise, et l'image d'un enfant, dont le visage est flouté, attaché à son bourreau de cette manière, produit des impressions percutantes, visant à dénoncer de manière radicale la maltraitance infantile partout dans le monde. Ces images rappellent à la responsabilité des adultes et à la nécessité de protéger l'intégrité de l'enfant. Cette œuvre a été soutenue par la Fondation UNHATE, cœur des activités sociales de Benetton Group.

Erik Ravelo Suarez est né à la Havane (Cuba) en 1978. Il a étudié l'art à l'académie nationale des Beaux-Arts de San Alejandro. A 18 ans, il s'échappe de Cuba pour l'Argentine, afin de travailler librement en tant qu'artiste. Sculpteur, peintre et artiste multimédia, il a été directeur de la création responsable des campagnes d'engagement social de Fabrica, l'agence de communication du groupe Benetton à Trévise en Italie. Auteur de nombreuses campagnes, parfois controversées, pour les Nations Unies, l'Organisation Mondiale de la Santé, The Guardian, Reporters Sans Frontières et le Groupe Benetton, son travail a été publié dans la presse internationale et présenté dans d'importantes expositions, dont Les Yeux Ouverts (2006), réalisé en collaboration avec le Centre Pompidou à Paris et présenté à Paris, Milan, Shanghai et Tokyo et à la Biennale d'art de Venise (2011). Il a reçu de nombreux prix et distinctions internationales, dont le Grand Prix de la Presse au Festival International de la Créativité de Cannes, le Gold Clío Award et deux Gold Pencils aux One Show Awards (2012) pour la campagne United Colors of Benetton Unhate. Erik Ravelo Suarez vit et travaille entre Miami (Floride, Etats-Unis) et Trévise, en Italie.

Camille Sart (France)



Camille SART –Premier souvenir – ©Camille Sart

« Premier souvenir » maquette sur table ajustée, carton plume, bois, verre, vinyle autocollant ; armoire, dossiers judiciaires, plaques de verre ; magnétophone et casque, dimensions variables - 2016 (courtesy Camille Sart)

« Premier souvenir » est une installation composée de trois éléments. D'abord une maquette représentant une chambre d'enfant, posée sur un table de 70 cm de haut, environ la taille d'un enfant de 8 ans. La restitution de cet espace traumatique à été réalisée seulement avec les souvenirs de la mineure. En face de la représentation de cette chambre miniaturisée, une armoire se dresse. Elle mesure 163 cm : c'est la taille de l'enfant devenu adulte. Chaque étagère héberge deux piles de dossiers d'une hauteur variable. En haut de chacun des tas de dossiers se trouve un texte ou un dessin, qui peut être lu ou vu. Il s'agit de documents officiels et non officiels rassemblés comme lors d'une instruction judiciaire. La plaque de verre placée sur chacune de ces piles symbolise le fait que le dossier est clos. Mais la transparence du verre montre que malgré l'affaire classée, elle demeure toujours présente dans la vie des personnes concernées. Elle resurgit par sa présence dans la mémoire mais également par sa présence matérielle, des dossiers rangés dans un coin de la maison. Un magnétophone est également présent. Une cassette y tourne en boucle. On peut y entendre la question «A quelle heure venait ton père dans ta chambre ?». Question posée par un juge. (d'après un texte de Camille Sart)

À travers la reconstitution de lieux traumatiques sous forme de maquettes, **Camille Sart** raconte son histoire et celle de millions d'enfants victimes de violences, au cours de l'histoire, en matérialisant les endroits où elles ont lieu (colonies pénitentiaires, instituts religieux, camp de redressement, parloirs..). Son travail, mêlant maquette, lumière, son, vidéo, mais aussi documents d'archives, aborde les dérives institutionnelles, les maltraitances sur mineurs, les révoltes et la résilience, et l'insuffisance institutionnelle à apporter soutien, réponse et reconstruction face aux traumatismes subis. Les questions de la mémoire et de l'hommage, la volonté de transmettre la parole d'enfants que l'histoire a muselée interviennent dans le processus du travail plastique et du temps consacré aux recherches et à la fabrication des maquettes, ainsi que par la mise en scène de ces dernières aboutissant à des installations comprenant son ou vidéo, et dans lesquelles la question de l'échelle est fondamentale. Il réalise également des « cartes mentales » sorte d'arbre généalogique des violences faisant liant avec des mots-clés et exercice cathartique visant à mettre des mots sur les maux. Artiste émergent vivant et travaillant à Troyes, il a été Lauréat des Ateliers Médicis au 66e Salon de Montrouge.

Maïssa Toulet (France)

« **Secrets de famille** » - Installation tripartite, papier peint, plaque funéraire (marbre, plastique), tête de poupée (porcelaine), jouet en plastique, médailles en bois, photos, chaînes, yeux de poupée, serrures, pie naturalisée, poids de balance dimensions variables, 2011 - (courtesy Maïssa Toulet) - Coll particulière

Dans cette oeuvre en trois mouvements, Maïssa Toulet déconstruit la trinité du silence, celui, complice, des proches les plus proches, celui du secret de famille, qui se perpétue de génération en génération, développant sans rien dire sa gangrène, celui, imposé, entravant la liberté de renaître. En bas, une plaque funéraire faisant allusion à la disparition d'une aïeule pointe un tabou dans le tabou, celui de la complicité féminine, souvent à l'oeuvre, lorsque la peur du scandale, du qu'en dira-t-on, de l'éclatement familial s'impose sur la sauvegarde de l'enfant, qui se voit alors sacrifié au profit d'une illusoire bienséance, et contribue à la perdurance du silence générationnel. Au centre, une sorte d'arbre généalogique, composé de photographies en médailles, liés entre eux par des chaînes, celles qu'on ne peut briser, celles du silence qui s'impose. Au-dessus, empêché par une chaîne, un oiseau qui tente en vain de prendre son envol, manifestant la difficulté extrême de défaire cette chaîne, de libérer la parole et de se libérer.

Ce sont les assemblages de l'artiste américain Joseph Cornell, découverts à l'adolescence, qui ont donné à **Maïssa Toulet** l'envie de pratiquer le collage d'objets et d'images. Elle collecte ainsi des objets et les assemble dans des boîtes vitrées ou entièrement transparentes, en s'inspirant des cabinets de curiosités, qui l'ont toujours attirée pour leur fatras hétéroclite. Elle trouve là un moyen d'apprivoiser de manière rationnelle et esthétique le chaos de la vie, la force des symboles, des contes, des rêves ou des rites, et la liberté des associations générant un tiers sens. A l'instar de Francis Ponge, elle prend le « parti des choses », pour elles-même, pour le jeu, un jeu des choses comme il y a des jeux de mots et partant, un sens à leur alliance. Née en 1974, Maïssa Toulet vit et travaille à Paris.



Maïssa TOULET – Secrets de famille – © Maïssa Toulet

Tina Winkhaus (Allemagne)



Tina WINKHAUS – Eternal Sadness – © Tina Winkhaus

Deux photographies issues de la série « **Eternal Sadness** », 70 x 70 cm chaque, 2008 - (Courtesy Tina Winkhaus)

L'hypersexualisation, ou l'érotisation précoce, des adolescent.e.s, voire des enfants, et notamment des petites filles s'est développée pendant de nombreuses décennies avec une indulgence coupable, au nom de l'amusement ou du plaisir des adultes, et de la société de consommation. La pression exercée sur certains enfants pour se conformer à des modèles qui ne correspondent pas à leur évolution physique et psychique implique de nombreuses problématiques englobant l'érotisation de la société et souvent, la place de l'imagerie sexuelle et de l'image des femmes dans la société. Mais elle peut aussi être considérée, lorsque par exemple des parents font pression sur l'enfant pour s'exhiber en « mini-miss », une forme de manipulation - l'enfant-objet - et de maltraitance .

En 2010, une campagne photographique menée par le roi du porno chic, Tom Ford, remporta un succès fulgurant, série mode qui montrait des fillettes grimées en « poupées de luxe » aux poses lascives... campagne probablement inimaginable aujourd'hui. En 2019, le Sénat interdit les concours de mini-miss en France aux enfants de moins de 16 ans. Cependant, ce type de concours continue d'exister dans de nombreux pays et fait même parfois partie d'un « paysage culturel » Et aujourd'hui cette érotisation précoce du corps des enfants passe également par d'autres biais, nourrit les médias populaire , les réseaux sociaux, la musique, la publicité, les séries... Faisant écho à certaines de ces pratiques culturelles, la série de Tina Winkhaus « Eternal Sadness » dénonce sans ambiguïté cette hyper-sexualisation des enfants ou de leur image.

Née en 1966 à Essen, **Tina Winkhaus** vit et travaille à Berlin. Elle a travaillé et vécu à Munich, Londres ou New -York, parcourant divers domaines et courants de la photographie et jonglant avec des techniques diverses, allant du collage à la gravure ou au fragment numérique, dans des compositions complexes très référencées, rappelant souvent l'élégance de la peinture et du portrait classiques, dans une sorte de « déconnexion chronologique » parfois déroutante et souvent une certaine forme d'humour ou d'ironie.

Rendez-vous

Jeudi 7 septembre 2023

VERNISSAGE

Vernissage de l'exposition, en présence des artistes, le jeudi 7 septembre de 18 à 21h

Samedi 9 septembre 2023

VERNISSAGE RENCONTRES AVEC LES ARTISTES

PRÉSENTATION ET LECTURE DE « Mon Secret » DE NIKI DE SAINT PHALLE

Visite commentée, rencontres et discussions privilégiées avec les artistes présents, à partir de 14h.

Présentation de la ré-édition du livre « Mon Secret », de Niki de Saint Phalle, par Ariana Saenz Espinoza et Christine Villeneuve, co-édité par les éditions Le rayon blanc et les éditions des femmes-Antoinette Fouque, à partir de 18h30, suivi d'une lecture d'extraits de l'ouvrage.

Le rayon blanc est une maison d'édition indépendante à la croisée des arts visuels, de la poésie et de la pensée. Fondée par Ariana Saenz Espinoza en 2023 après avoir dirigé un temps les éditions de La Différence, la maison inaugure son catalogue avec la réédition de Mon Secret, de Niki de Saint Phalle. Un premier livre hautement symbolique pour le jeune rayon blanc.



Les éditions Des femmes, dont Christine Villeneuve est co-directrice, ont été créées en 1974 par Antoinette Fouque, cofondatrice du MLF en 1968. Ce n'est pas le premier texte sur l'inceste qu'elles publient mais c'est le premier d'une artiste majeure du XXe siècle qu'Antoinette Fouque avait rencontrée de son vivant, dont elle avait exposée quelques-unes des oeuvres à la galerie Des femmes, les créations de Niki de Saint Phalle faisant écho à sa propre recherche théorique sur l'hospitalité charnelle des femmes.

« Mon Secret », de Niki de Saint Phalle, est un témoignage poignant sur l'inceste et un livre d'artiste. Victime d'inceste, Niki de Saint Phalle révèle un terrible secret enfoui pendant plusieurs décennies. Dans ce court récit écrit à la main, c'est la parole intime de l'une des plus grandes artistes plasticiennes du XXe siècle et « le cri désespéré de la petite fille » qui s'expriment. A l'âge de 64 ans, l'artiste entame ce texte rédigé sous forme de lettre adressée à sa fille Laura. Elle y raconte l'indicible avec des mots simples et poignants. Initialement publié aux éditions de la Différence en 1994. Le livre était épuisé. Cette nouvelle édition est donc très attendue. Avec le concours de la Niki Charitable Art Foundation. Ce livre est dans un grand format 24 X 30 cm, 40 pages écrit à la main, imprimé sur un beau papier. Prix : 28 euros. Parution le 4 mai 2023.

Marie Deparis-Yafil, la Galerie Marguerite Milin, les éditions Le rayon blanc et les éditions des femmes-Antoinette Fouque remercient la Niki Charitable Art Foundation.

Jeudi 21 septembre 2023

PRÉSENTATION EN AVANT-PREMIERE DU DOCUMENTAIRE « Odette et moi », de Anne Lucie Domange Viscardi, en présence d'Anne Lucie Domange Viscardi, Andréa Bescond et Déborah Moreau, à partir de 18h.



© Anne-Lucie Domange Viscardi

« Odette et moi » est un documentaire qui capte la transmission d'un spectacle, mais pas n'importe quel spectacle !

Écrite et interprétée par Andréa Bescond, mise en scène par Eric Métayer, « Les chatouilles ou la danse de la colère », jouée pour la première fois en 2014, est une œuvre artistique essentielle qui marque un moment important libération de la parole au sujet de la pédocriminalité. En 2016, forte de son incroyable succès au regard du sujet abordé et portée par l'énergie d'Andréa Bescond, la pièce remporte le Molière du Seul(e) en Scène. Adaptée en 2018 pour le cinéma, la pièce devenue film remporte à nouveau le succès et deux Césars, celui de la meilleure adaptation pour Andréa Bescond et Eric Métayer, et celui de la meilleure comédienne pour un second rôle pour Karin Viard.

Après l'avoir interprété durant plus de 4 ans, Andréa Bescond décide de transmettre le spectacle pour qu'il continue d'exister tandis qu'elle souhaite vivre d'autres aventures artistiques.

Le documentaire « Odette et moi » raconte l'histoire de cette transmission, de cette passation entre Andréa Bescond et Déborah Moreau, évoquant au passage le contenu même du texte, et son histoire. D'avril 2018 à juin 2019, Anne Lucie Domange Viscardi suit les deux actrices et nous fait témoins du processus de transmission de ce spectacle hors catégorie, des auditions jusqu'à la première représentation à Avignon. Au travers de ce passage de relais, grâce à la puissance du spectacle, émouvant, réaliste et savamment parsemé d'humour, on découvre et comprend la mécanique des agresseur.e.s, le déni de l'entourage, et la capacité des humain.e.s à se relever quoiqu'il arrive.

On assiste également à la naissance d'une comédienne talentueuse, Déborah Moreau, qui relève ce défi artistique avec talent et détermination !

Cette soirée offrira un moment exceptionnel en compagnie de la réalisatrice du film, Anne Lucie Domange Viscardi, entourée d'Andréa Bescond et Déborah Moreau, avec lesquelles on évoquera le spectacle, l'aventure de cette transmission artistique et émotionnelle, et le film, bientôt sur les écrans, avec la diffusion en avant première de quelques extraits !

Avec ce film, qui existera en 3 versions (Documentaire TV, Long métrage Cinéma et version longue déclinée en plusieurs épisodes), la réalisatrice, Anne Lucie Domange Viscardi, espère contribuer à la sensibilisation sur ce sujet, et, par le partage de cette formidable aventure humaine, encourager les victimes via cet exemple de résilience qui rend l'histoire universelle.



© Anne-Lucie Domange Viscardi

La levée de fond pour assurer la post-production n'est pas finie ! Vous pouvez donner ici : <https://www.helloasso.com/associations/uman-arts-company/collectes/pour-une-version-de-80-minutes-du-documentaire-sur-le-spectacle-d-andrea-bescond>

Anne Lucie DOMANGE VISCARDI



(Photo courtesy Anne-Lucie Domange Viscardi)

Hétéroclite, c'est le parcours revendiqué d'Anne Lucie Domange Viscardi. Une formation diversifiée en communication, danse, théâtre, chant, psychologie et Art Thérapie, a permis à Anne Lucie Domange Viscardi de vivre et apprécier de nombreuses expériences professionnelles, même si elle semble toujours suivre un fil rouge artistique et cinématographique. Photographe, régisseuse spectacle, Directrice Artistique au sein d'une société de doublage de films, directrice de production en charge d'émissions TV et documentaires, entrepreneure, Conseil en Communication, rédactrice... C'est au sein de l'écosystème audiovisuel et cinématographique, que cela soit d'un côté ou de l'autre de la caméra, tantôt en écriture, réalisation, production, post-production, communication, qu'Anne Lucie Domange Viscardi évolue depuis plus de 25 ans. Aujourd'hui, la vie fait qu'elle se consacre davantage aux activités d'autrice et réalisatrice, Art Thérapeute et coach.

Avec « Odette et moi », elle franchit le cap d'oser conter des histoires de vie qui pour elle font sens, même si cela implique parfois de dévoiler une partie de son histoire personnelle.

Avec le blog « La Génération qui parle », elle contribue à soutenir la libération de la parole concernant les violences faites aux enfants.

Au cœur de « Uman Arts Company », elle œuvre à défendre l'utilisation des disciplines artistiques comme outil de résilience.

Andréa BESCOND



(Photo courtesy Mathieu Zazzo)

Andréa Bescond est aujourd'hui une artiste pluridisciplinaire... Danseuse, chorégraphe comédienne, autrice, scénariste et réalisatrice.

Après une carrière de danseuse (Prix Espoir du Grand Concours International de Paris en 1998), dès 2009 sa carrière s'ouvre au théâtre avec la rencontre d'Eric Métayer. Elle sera nominée pour le Molière de la Révélation féminine en 2010 et reçoit le Molière du Meilleur Seule en scène pour son spectacle « Les chatouilles ou la danse de la colère » en 2016, spectacle qu'elle interprétera jusqu'en 2019, avant de le transmettre à Déborah Moreau.

C'est avec l'adaptation de son spectacle au cinéma qu'Andréa Bescond devient réalisatrice avec son film « Les chatouilles » qu'elle co-réalise avec Eric Métayer.

Sélectionné au festival « Un certain regard » à Cannes, le film sortira en salle en novembre 2018, et obtiendra notamment le César de la Meilleure Adaptation en 2019 .

Depuis Andréa Bescond a coréalisé avec Eric Métayer, « A la folie », un téléfilm pour M6 de nombreuses fois récompensé et « Quand tu seras grand », avec Vincent Macaigne et Aissa Maiga, sorti en salle en avril 2023.

Elle travaille actuellement à l'adaptation au cinéma de son roman « Une simple histoire de famille », paru en janvier 2023, réalise des épisodes de la série « Nudes » pour Amazon Prime à l'écran en 2024, en parallèle des rôles qu'elle incarne pour la télévision ou le cinéma, dans les films d'autres réalisateurs.

Tous les jours, elle publie ses posts noirs sur Instagram afin de sensibiliser à la réalité de la violence masculine envers les femmes et les enfants.

Déborah Moreau



(Photo courtesy DR)

Déborah Moreau est danseuse, chorégraphe, comédienne et naturopathe. D'abord danseuse, puis chorégraphe, Déborah Moreau se forme au théâtre en 2014 et commence sa carrière de comédienne en relevant le défi de reprendre le spectacle d'Andréa Bescond « Les chatouilles ou la danse de la colère » qu'elle interprétera plus de 250 fois. Elle joue aussi pour la télévision et le cinéma.

Consciente de l'importance d'être respectueuse de la planète et des humains, la notion de bien-être au sens large a toujours été au centre des préoccupations de Déborah Moreau. Aujourd'hui diplômée en Naturopathie après s'être formée à la création culinaire, elle propose, en parallèle de sa carrière artistique, des événements et des accompagnements pour encourager chacun.e à rencontrer son énergie positive.

Rendre le mouvement et la danse accessible à tou.te.s pour se sentir davantage libre dans son corps et son esprit, est l'une de ses passions : L'Art au service du meilleur de la Vie, elle en est convaincue !

MARIE DEPARIS-YAFIL

.....

Depuis 2008, Marie Deparis-Yafil a réalisé, en tant que commissaire indépendant, près de quarante expositions d'art contemporain, pour des Villes, des institutions – dont le Centre des Monuments Nationaux, le Mémorial de la Shoah-, dans des galeries, musées ou espaces d'art, en France, et à l'étranger (Grèce, UK, Tunisie, Sénégal, Algérie, Espagne). Ses écrits ont été publiés dans plus de cinquante ouvrages (catalogues d'exposition ou monographies), en France et à l'étranger (Grèce, Pays-Bas, Allemagne, Etats-Unis, Japon, Norvège, Autriche, Maroc, Pologne, Tunisie, Sénégal, Corée...) Parmi ses principales réalisations: En 2013, l'exposition «Au delà de mes rêves» réunit plus de 50 artistes, pour la première fois, conjointement dans le monument historique Monastère royal de Brou, et au centre d'art H2M de Bourg en Bresse. En 2015, elle réalise une seconde exposition d'art contemporain («A l'ombre d'Eros»), dans le monument patrimonial appartenant au Centre des Monuments Nationaux, avec une cinquantaine d'artistes répartis sur l'ensemble des espaces du monument. En 2014, elle commissarie la première exposition à Londres de Maha Malluh, première artiste saoudienne dont une oeuvre a été acquise par la Tate et sélectionnée parmi les oeuvres représentant l'art contemporain au Louvre Abu Dhabi. En 2016, sur l'invitation du Centre des Monuments Nationaux, elle réalise la première exposition d'art contemporain dans le premier monument médiéval d'Europe, le Château de Vincennes («Noir Eclair» Zevs, 2016). En 2018, elle réalise, en co-commissariat avec l'artiste marocain mounir fatmi, le 3ème «Pavillon de l'Exil», dans le cadre de la Biennale de Dakar et sur l'invitation de l'Institut français de Saint-Louis. En 2019, elle commissarie la plus importante exposition d'art contemporain jamais réalisée en Algérie, «Gravity3», exposition personnelle de l'artiste Sadek Rahim, au Musée d'Art Moderne et Contemporain d'Oran, sur plus de 3000 m2. En 2021, elle assume provisoirement le poste de responsable des expositions temporaires au Mémorial de la Shoah, réalisant la muséographie de plusieurs expositions et réalisant l'édition de plusieurs ouvrages. Depuis 2022, à son initiative, elle est chargée de mission au Mémorial de la Shoah pour le développement d'un programme d'exposition d'art contemporain. Elle a ainsi réalisé, en octobre 2022, la première exposition hommage à Christian Boltanski («Les Regards. Les Esprits. Hommage à Christian Boltanski»). En avril 2023, elle présente l'exposition «Mon enfant», d'Adel Abdessemed, en relation avec le 80^e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, et en juin, «Remember, It Was Tomorrow», solo show de Melik Ohanian.

GALERIE MARGUERITE MILIN

.....

Crée en 2016 par Marguerite Milin, la galerie a pour vocation d' accompagner les artistes dans leur créations aussi loin qu'il le souhaite pour vous faire partager leurs émotions.

De formation de scénographe à la Saint Martins School, le rapport de l'écriture du corps dans l'espace se dévoile naturellement.

Se déployant au travers de thématiques diverses, la galerie Marguerite Milin exprime ses engagements aussi bien sociétaux, qu'écologique et poétique avec le souci de parité.

Les dernières expositions illustre bien cette ligne directrice : " pour tout l'or du monde " de Régis Sénèque (qui faisait référence au colonialisme Français), « Zeitenwende » de Anne-Catherine Bercker Héchivard (évoquant avec humour grinçant la guerre en Ukraine) ou bien encore « Bianco Ordinario» d'Hélène Bellenger (qui questionne les rouages de production de la subjectivité blanche occidentale et son impact sur l'environnement et les imaginaires collectifs.)

Il n'ya pas de restriction de support, pas une seule voix, mais un échange plastique, de matières et d'idées que Marguerite Milin présente à travers sa sélection d'artistes dans la galerie.

L'ambition de la Galerie est de porter haut et fort ces artistes Français et internationaux à travers des expositions dans la galerie mais aussi dans des foires en France et à l'étranger. Pousser les barrières, tisser ce lien sans frontière avec les collectionneurs.

QUI NE DIT MOT...(Une victoire sur le silence)

Une exposition curatée par

MARIE DEPARIS-YAFIL

avec

Jessy Deshais, Naji Kamouche, Sylvie Kaptur-Gintz, Sandra Krasker, Monk, Piet.sO, Anne Plaisance, Virginie Plauchut, Erik Ravelo Suarez, Camille Sart, Maïssa Toulet, Tina Winkhaus

DU 7 au 23 SEPTEMBRE 2023

à la

GALERIE MARGUERITE MILIN

11 rue Charles-François Dupuis 75003 Paris

OUVERTE TOUS LES JOURS DU MARDI AU SAMEDI DE 12h à 19h et sur RDV

www.margueritemilin.com

galeriemargueritemilin@gmail.com

mdeparisyafil@gmail.com

La galerie Marguerite Milin et Marie Deparis-Yafil remercient chaleureusement tous ceux sans qui cette exposition n'aurait toujours pas eu lieu, ceux qui soutiennent et défendent cette cause, et parmi eux :

Les artistes, les prêteurs et tous les facilitateurs, pour leur confiance et leur soutien, et en particulier Sylvie Kaptur-Gintz et Maïssa Toulet

ainsi que Erik Ravelo Suarez pour son travail de design à titre gracieux

Les membres du comité de soutien de l'exposition réunis en 2021

Les éditions Le rayon blanc et Ariana Saenz Espinoza

Les éditions des femmes – Antoinette Fouque et Christine Villeneuve

La Niki Charitable Art Foundation

La génération qui parle, Uman Arts Company et Anne-Lucie Domange Viscardi

Andréa Bescond

Déborah Moreau

